

La semaine dernière, le portrait de Simone Veil couvrait toutes les revues françaises, sans exception.

Simone Veil, qui vient de décéder à l'âge de 89 ans, était la figure la plus populaire parmi les personnalités françaises.

Elle avait à peine 16 ans lorsque la Gestapo est venue l'arrêter au lycée Calmette. Son père Jacob, sa mère Yvonne, sa soeur Milo et son plus jeune frère avaient déjà été arrêtés à leur domicile.

Elle a été transférée tout d'abord à Drancy en France, puis déportée à Auschwitz-Birkenau le 30 mars 1944. La veille, elle venait de passer son diplôme du baccalauréat.

En 2004, c'est-à-dire 60 ans après ce drame dans lequel elle avait perdu son père, sa mère et sa sœur, Simone Veil, accompagnée de ses fils et ses petits-enfants, est retournée sur les lieux de cette tragédie pour témoigner devant eux.

A la question : « Est-ce que tu leur pardonneras ? » Elle répondit : « Moi vivante, au milieu de ma famille, ai-je le droit de leur pardonner d'avoir exterminé 6 millions d'être humains innocents uniquement à cause de leur appartenance à une religion ? »

Il est important de noter que depuis la seconde guerre mondiale à ce jour, aucunes funérailles n'a eu lieu en présence d'hommes et de femmes de tout bord, gauche et droite, toute religion et également pour la première fois dans l'Histoire, il a été décidé que son corps ainsi que celui de son mari, décédé en 2013, serait transféré au Panthéon, lieu prestigieux où repose Marie Curie, Georges Clémenceau et d'autres. Lieu de reconnaissance du peuple français aux grands de son pays.

Bien que d'une famille non religieuse, suivant la volonté de Simone Veil, le kaddish a été récité lors de ses obsèques par ses deux fils et le grand rabbin de France.

Il vous sera difficile de me croire, mais c'est la septième ou huitième fois que j'essaie d'écrire quelque chose concernant Simone Veil et je n'ai jamais réussi à commencer la moindre ligne. En effet, je pense à chaque fois qu'il y a tant de gens qui savent mieux que moi écrire des articles et des livres à son sujet. Il existe tant de personnes, illustres penseurs contemporains capables de mieux exprimer ce que je pourrai écrire. Je me suis demandé si ce n'était pas d'une certaine manière une trahison à son égard pour me permettre une telle hardiesse.

J'ai eu l'honneur de la rencontrer lors d'une soirée que j'avais organisée à Nice et d'échanger quelques mots avec elle. Le souvenir de cette rencontre a réveillé en moi des vécus professionnels qui m'ont permis d'entamer enfin cet article.

J'étais aux premières années de médecine à Marseille et je faisais mon stage dans un des hôpitaux de cette ville. Gourmand depuis mon enfance, tous les après-midi j'allais dans une pâtisserie et au bout d'un certain temps, mon appétit pour les gâteaux a créé une certaine amitié avec Nanny la pâtissière, puis toute sa famille où je fus bientôt considéré comme un de leur membre. Je mangeais à volonté des gâteaux non vendus que Nanny offrait en fin de chaque journée à une institution religieuse catholique plutôt que de les jeter.

Un jour, Nanny, dans un état de panique effrayant, m'apprit que sa jeune sœur venait d'être hospitalisée dans l'hôpital où je travaillais suite à une infection généralisée provoquée par un avortement. Je courus dans le service et je vis Mado, sa jolie sœur de 21

ans qui devait être branchée sur le rein artificiel (dialyse) que l'hôpital venait d'acquérir et non utilisé encore jusqu'à cet instant.

Aujourd'hui une interruption volontaire de grossesse paraîtrait comme une intervention anodine. Tel n'était pas le cas à cette époque. Quand une jeune femme voulait interrompre sa grossesse, on cherchait une femme plus ou moins expérimentée qui perforait à l'aide d'une aiguille à tricoter la membrane refermant l'utérus. La jeune fille commençait à avoir une hémorragie. A ce moment là, on avait une raison légale pour transférer la jeune fille à l'hôpital. Parfois, elle était sauvée et parfois elle ne l'était pas, et dans cet exercice macabre elle perdait la vie. C'est ce malheur qui frappa la pauvre Mado. Elle quitta ce monde à l'âge de 21 ans.

Le deuxième drame dont j'ai été témoin se passait à Nice à l'hôpital Pasteur.

Vendredi soir, je fis la bise à une infirmière en lui disant à lundi. Mais le lundi on m'annonça qu'elle était morte suite à un avortement.

Je passe sur l'agressivité de certaines sages-femmes, dont, jeune étudiant j'ai été témoin.. J'entends encore leur voix : « il faut qu'elle souffre la salope, ça lui apprendra de coucher à droite et à gauche ! »

Quand Simone Veil, Ministre de la santé présenta son projet de libérer l'avortement, dans un discours émouvant, elle dit : « Aucune femme ne se prête à une interruption volontaire de la grossesse sans que son corps et son âme soient marqués à jamais, mais si elle est obligée d'y avoir recours, elle doit le faire de façon légale sous une surveillance médicale et non dans des conditions dramatiques. »

Un des parlementaires opposé à ce projet se leva et apostropha Simone Veil en lui disant : « En réalité d'une certaine manière vous êtes en train de reproduire les crimes nazis dans les fours crématoires ». Il ne savait pas que Simone Veil était elle-même une rescapée de ces fours. Il est vrai que plus tard il présenta ses excuses.

De toute façon cette loi a été votée et, grâce à elle, chaque année des centaines de femmes sont rescapées d'une mort certaine.

Mais le combat de Simone Veil pour la libération des femmes en général n'en est pas moins prestigieux.

En 1979, elle fut la première présidente du parlement européen. On est unanime à dire que la survie de Simone Veil dans les camps de la mort a été extraordinaire et de son propre aveu il lui a fallu un an pour apprendre à se reconsidérer comme un être humain, et à vivre.

Mariée à Antoine Veil, elle a eu deux fils Pierre-François et Jean. Ils ont fait des discours particulièrement émouvants lors de ses obsèques. Ils montraient qu'elle n'était pas seulement une femme politique mais une mère aimante apprenant le courage, la droiture et le service aux autres. Couvrant par le rire les larmes qui coulaient des yeux de la foule présente, l'un d'eux s'adressant à la dépouille mortelle de sa mère disait : « Maman je te pardonne même la carafe d'eau que tu as versée sur ma tête, un jour à table, considérant mes propos anti féministes ».

Simone Veil a été membre du Conseil Constitutionnel et en 2010 élue à l'Académie Française. Elle disant que nous devons nous réconcilier avec l'Allemagne et reconstruire l'Europe sinon dans quelques décennies nous aurons une nouvelle guerre. Tous ceux qui l'ont connue reconnaissent que pendant toute sa vie Simone Veil n'a jamais parlé avec haine ou dégoût des allemands. Quand on lui demandait si dans les camps de la mort il lui

arrivait de pleurer, elle répondait non je ne pleurais jamais parce que la douleur et la peine avaient dépassé la limite des larmes.

Pendant des années après avoir été libérée d'Auschwitz-Birkenau, elle n'en a jamais parlé, à tel point que le député dont j'ai parlé plus haut n'était même pas au courant lorsqu'il l'apostropha au Parlement.

En 1974, lorsqu'avec ses fils et petits fils âgés de 17 ans, elle y retourna, elle raconta de quelle manière on les menait dans des wagons d'animaux, on les jetait dehors sous les cris effrayants des policiers et les aboiements ininterrompus des chiens. Comment on les rasait, on les tatouait pour les transformer en un simple numéro.

Elle disait qu'elle sentait encore la brûlure de ce tatouage sur son bras.

Lorsqu'elle fut élue à l'Académie Française, sur l'épée traditionnelle, à sa demande fut gravé les deux devises française et européenne. « Liberté, Égalité, Fraternité » et « Unis dans la diversité ».

Elle y fit ajouter un numéro.

Le numéro de son tatouage : 787651

Traduit de mon article rédigé en persan et paru dans la revue Payam à New York en juillet 2017

Alain SALIMPOUR

Nice – FEVRIER 2018

www.alainsalimpour.com